

# “Ici, on est des vrais. Nous sommes tous de parents sénégalais, congolais, ivoiriens. Rien à voir avec ces bandes de bouffons d’Antillais qui crèchent à Châtelet”

PAR ANNE-CÉCILE BEAUDOIN

**T**erminus gare du Nord. Et ils ne s’en lassent pas. Jean baggy et faux diamant à l’oreille façon bad boy, ils viennent d’Aulnay, de Grigny, de Clichy et de Sarcelles pour se retrouver là, tous les jours, à partir de 14 heures, dans la galerie marchande. Le point de ralliement des Blacks. « Les vrais, insiste l’un d’eux. Nous sommes tous de parents sénégalais, congolais, ivoiriens, zairois. Rien à voir avec ces bandes de bouffons d’Antillais qui crèchent à Châtelet. » « Le Nord », c’est surtout leur lieu favori pour donner rendez-vous aux filles. Mieux que le site de rencontres Meetic.fr ! On « check » : une tape dans la main, les poings s’entrechoquent, et la chasse commence. Les filles passent, trottent, silhouette cambrée, perchées sur des talons compensés, le corps chocolat moulé dans des jeans trop étroits. On conte fleurette d’un sifflement : « Oh, psitt, c’est quoi ton numéro ? » Elles s’arrêtent, se prennent au jeu, acceptent des rendez-vous. « C’est cool ici, s’amuse Sandra, 16 ans. Il y a plein de beaux mecs qui ont la tchatche, des magasins, de l’ambiance... » Une ambiance qui agace les policiers. Matraque au poing, bombe lacrymogène à la hanche, ils font les cent pas. « A force de se faire contrôler, certains connaissent leur prénom, assure Sisko, 30 ans, ouvrier en bâtiment affublé d’un survêtement orné de dollars dorés, le crâne gravé d’un 93. Mais là, c’est vrai qu’ils sont plus nombreux... Et plus énervés. Comme nous ! »

Tous issus des banlieues sensibles, ils étaient là le 27 mars. Une dizaine en fin d’après-midi, puis 100 à 200 au fil de la soirée. Au départ, la colère contre l’interpellation musclée d’un jeune Congolais sans billet. Puis la haine des « bleus ». « Faire

chier les flics », s’énerve encore Prince, 17 ans. Les « caillasser » avec tout ce qui tombe sous la main ; bouteilles vides, poubelles, paquets de cigarettes, mottes de terre arrachées aux pots de fleurs du hall... Une belle occasion aussi pour dévaliser le magasin Foot Locker, le temple de la basket. Les plus malins avaient repéré leur modèle préféré. Les autres sont repartis avec une paire pas à leur taille ou deux chaussures du même pied. Un regret : ne pas avoir eu le temps de piller l’échoppe de téléphones portables.

Dans le lot des protestataires, on ne compte pas que des « Blacks à capuche ». Il y a aussi des étudiants, des quinquas, des quadras choqués par le dispositif policier, des voyageurs lambda prêts à alimenter le feu. Depuis les étages supérieurs jusque dans les sous-sols, ils observent la scène et encouragent les jeunes en scandant des slogans anti-Sarkozy. On se défoule, on fait la révolution. Ainsi, Antoine, 28 ans, commercial : « J’étais là moi aussi. J’ai d’abord observé. Puis j’ai suivi le mouvement. Je me suis mis à insulter les forces de l’ordre. J’en ai marre, comme beaucoup de gens. La France est au bord du gouffre, de l’asphyxie, prête à exploser. Les écarts se creusent de plus en plus. A la veille de l’élection, aucune solution ne se profile. Alors oui, ce jour-là, j’ai eu envie de révolte, d’anarchie, comme un gamin de 15 ans ! »

L’anarchie. Le mot fait encore pâlir Séverine Lepère. A 34 ans, elle a depuis deux ans la lourde responsabilité de diriger la gare du Nord. Un temple du voyage où travaillent 3000 personnes et où défilent 500 000 voyageurs et 1 700 trains par jour, ce qui la place, en termes de fréquentation, en tête des gares européennes et au troisième rang des gares mondiales derrière Tokyo et Chicago. Séverine se voit un peu comme un chef d’orchestre qui doit valoriser cette cité au cœur de la ville : « C’est un endroit en perpétuelle ébullition, raconte-t-elle. J’ai l’habitude d’appliquer une discipline de fer pour l’accueil, la tenue des agents, la propreté au sein de la gare. Je veille toujours à ce que les poubelles ne soient remplies qu’à moitié. Alors la voir transformée en champ de bataille... On a passé la nuit à tout remettre en ordre pour qu’au petit matin les usagers voyagent dans des conditions normales. »

**Q**uelques jours après les émeutes, il ne reste pratiquement aucune trace des actes de vandalisme, à part quelques vitrines fracassées. La vie a repris normalement. Avec un peu plus d’électricité dans l’air, sans doute. Sisko et sa bande, Prince, Abdel, Corleone, Narcotic et Rudio, sont toujours postés dans leur galerie de la drague. Un jeune commerçant a le malheur de leur demander de déguerpir : « Tirez-vous, vous faites peur à ma copine ! » Insultes, début de bagarre, les forces de l’ordre interviennent à coups de bombe lacrymogène... et embarquent finalement le commerçant. Des voyageurs, tête baissée, mine crispée, cavalent

dans les escaliers mécaniques pour attraper leur train, leur R.e.r., retrouver leur cité, leur pavillon. D’autres partent pour un week-end anglais ou patientent en costume-cravate dans les salons V.i.p. du Thalys. Sur le quai en direction d’Aulnay-sous-Bois, Stéphane, un nain roumain, rappe et danse le smurf sur de la musique orientale. L’attraction attire la foule, vite dissoute par une dizaine de policiers. Dehors, dedans, un service de sécurité privé chasse des jeunes Bosniaques qui quémandent de la nourriture ou quelques euros. Surprenant, le grand brassage de la gare du Nord...

**L**’inauguration de l’Eurostar en 1994 et du Thalys en 1996 a donné un coup de jeune à cette gare qui traînait une réputation de dédale coupe-gorge. Les travaux d’agrandissement et de rénovation de la gare Transilien en 2001, la grande verrière, ce puits de lumière qui coiffe cet univers de quais, de halls et d’escaliers roulants, ont fait l’effet d’une cure de jouvence. « Une architecture belle et harmonieuse apporte un sentiment de sécurité, assure Séverine Lepère. Et puis avec l’implantation des 110 commerces en 2002, il y a toujours du monde, partout dans la gare, jusque tard le soir. » « Ce n’est plus dangereux comme avant, confirme François, vendeur de charcuterie aveyronnaise à la gare du Nord depuis trente ans. Il y a dix ans, c’était vraiment la zone. Les homos se retrouvaient dans les pissotières du sous-sol, les scènes de violence, les trafics de drogue faisaient partie du quotidien. Aujourd’hui, le climat est beaucoup plus calme. On subit quelques vols. J’ai un bâton pour taper sur les doigts de celui qui essaie de me chiper un saucisson. Je préfère offrir une tartine de pâté à quelqu’un qui a faim plutôt que de me faire voler. »

Les heures défilent, la nuit approche. Les galeries se vident. Parmi les grappes de jeunes, ceux qui sont scolarisés ou qui travaillent en alternance regagnent leur banlieue. Les autres s’échinent à tuer le temps en défiant la police du regard. Officiellement, impossible de connaître le nombre de policiers qui patrouillent chaque jour dans la gare. La mine blafarde, l’air exténué, l’un d’eux finit par lâcher : « Depuis mardi, nous sommes une cinquantaine, gendarmes et militaires compris. En temps normal, nous ne sommes qu’une dizaine. C’est peu. Mais il n’y a que 19 000 policiers pour assurer la sécurité des 2 millions de Parisiens, des 6 millions de Franciliens et des 26 millions de touristes. On ne peut pas être partout. En cas de pépin, le commissariat du X<sup>e</sup> arrondissement nous enverra du renfort... » Retour à l’air libre. Sur le parvis de la gare du Nord, des sans-abri roulés dans des couvertures crasseuses ont remplacé les mendiants de Bosnie. Avant de se quitter, des jeunes de Sarcelles nous préviennent : « Préparez vos appareils photo et vos caméras au lendemain de l’élection. Si Sarko passe, on est prêts à mettre le feu. » On n’en doute pas une seconde. ■

**Une journée ordinaire à la gare du Nord qui abrite aussi des amoureux. Chaque après-midi, spectacle garanti : Stéphane, un nain venu de Timisoara, fait son numéro de smurf qui attire la foule et lui rapporte quelques euros.**

